

## **Emilio Tresalti (Rome, 1935 - 2021). *In memoriam***

### **Un témoignage**

Luciano Caimi

D'autres que moi – je le souhaite – pourront présenter un profil biographique précis du Pr Emilio Tresalti, figure bien connue et estimée dans le cadre des Instituts séculiers (IS), et pas seulement. Je vais me limiter ici à apporter un témoignage, articulé en quatre points, à même de donner une vue d'ensemble fiable de sa riche expérience de laïc consacré.

#### 1) *Un choix vocationnel ferme et passionné*

En examinant la biographie d'Emilio, je suis surtout frappé par une date : 25 octobre 1959. C'était le jour de l'émission de ses premiers vœux au sein de l'Institut séculier « Milites Christi », érigé canoniquement dans le diocèse de Milan (1952) et présidé par le Pr Giuseppe Lazzati (Milan, 1909 - 1986 : aujourd'hui Vénérable).

Engagé depuis longtemps dans les rangs des jeunes de l'Action catholique (GIAC), le jeune Romain de vingt-quatre ans, qui venait d'obtenir sa licence en Médecine et Chirurgie à l'Université de Rome, avait fait la connaissance, dans cette association de jeunes, d'Armando Oberti (Vailate 1926 - Rome 2012) qui avait quitté le chef-lieu lombard pour la capitale pour des raisons professionnelles, et l'avait mis en contact avec l'Institut milanais (je vous fais remarquer, entre parenthèses, qu'Oberti, en 1976, avait succédé à Lazzati à la tête de l'Institut, et ce jusqu'en 1991).

Conjointement avec la Jeunesse féminine, la GIAC des années Cinquante avait constitué un véritable réservoir d'alimentation des Instituts séculiers, la nouvelle forme vocationnelle reconnue par Pie XII avec la Constitution apostolique *Provida Mater Ecclesia* (2 février 1947), intégrée en 1948 par l'important « Motu proprio » *Primo feliciter*.

Tresalti qui, comme de nombreux jeunes militants de l'époque, comptait, pour son parcours de vie chrétienne, sur le soutien prudent d'un directeur spirituel (un père jésuite), fut immédiatement attiré par ce type de vocation. C'est pourquoi, très jeune, après avoir terminé les quatre ans de préparation, il se sentit prêt à prononcer avec conviction son « Me voici ! » pour répondre à l'appel du Seigneur.

A ma connaissance, il n'a jamais eu de doutes sur son choix. Sa personnalité, bien trempée dès son jeune âge, l'induisait, une fois qu'il s'était fixé un objectif, à le poursuivre sans tâtonnements. Il en fut ainsi dans ses décisions concernant tant son avenir professionnel (en tant que médecin) que vocationnel.

Le choix si net d'un jeune homme âgé de 24 ans seulement pour une vocation nouvelle et plutôt « singulière » (surtout dans sa version masculine) aux yeux de nombreux chrétiens de l'époque (... et, *mutatis mutandis*, d'aujourd'hui), m'induit à faire quelques considérations.

Tout d'abord sur le lieu où elle s'est développée : la GIAC des années 50 était une association numériquement forte, en vérité avec un peu trop de rigidité sur le plan culturel et moral mais indubitablement capable de mobiliser de nombreuses personnes à un engagement généreux et à une vision exigeante de la vie chrétienne.

C'est là qu'Emilio trouva le cadre idéal pour l'incubation du germe vocationnel qui s'est ensuite pleinement épanoui. Comme lui, de nombreux jeunes provenant des branches masculine et féminine de l'Action catholique, eurent alors le courage de faire des choix radicaux – telle la consécration séculière - à un âge... vraiment juvénile. Aujourd'hui – j'ouvre une brève parenthèse – les choses ont considérablement changé. La crainte face à des choix définitifs, le sens diffus

d'incertitude et une insécurité/fragilité psychologique accrue induisent à retarder la prise de décision dans tous les domaines vocationnels, donc dans celui des Instituts séculiers. Il n'en était pas ainsi pour la génération d'Emilio qui, encline à prendre des décisions rapidement, pouvait accompagner le « Me voici ! » d'une fraîcheur d'enthousiasmes difficilement égalable dans le cas de choix effectués à un âge plus avancé.

Une fois entré dans les « Milites Christi », Tresalti s'y est identifié avec un sens édifiant et totalisant d'appartenance. C'était désormais sa maison et sa famille définitives. Il n'a pas exprimé en paroles son amour pour l'Institut, mais, dans son style essentiel et diligent, avec une générosité admirable dans les diaconies qu'on lui avait demandées au fur et à mesure, jusqu'à la présidence – 1991-2006, succédant à Oberti – de l'Institut ; Institut qui fut renommé « Christ-Roi » en 1969.

## 2) *Pour une sécularité sans équivoques*

Quand on lui demandait, en diverses circonstances, de préciser ce que faisaient (ou devaient faire) les Instituts séculiers, Tresalti répondait parfois sèchement : « Rien ! ». Naturellement il donnait ensuite des précisions. Mais ses explications lui servaient à articuler sa réponse péremptoire, non pour l'adoucir » et encore moins pour la démentir.

Si on y regarde bien, son affirmation visait à attirer l'attention sur le noyau original et inséparable de la consécration séculière : l'idée de *sécularité*. Il faut l'entendre, à l'instar de ce qui est propre à chaque fidèle laïc, non pas comme une simple donnée sociologique, mais comme une « *condition théologique* » (Paul VI) pour un chemin de *sainteté*, qui trouve dans les occupations quotidiennes (famille – pour ceux qui en ont une -, travail, activités sociales, culturelles, récréatives, syndicales, éducatives, politiques, de bénévolat, etc.) les milieux spécifiques d'une présence et d'un témoignage évangéliques articulés principalement sur deux niveaux (par ailleurs interactifs) : des styles et des comportements relationnels de proximité, humainement riches et ouverts à la rencontre avec l'autre, sans hypocrisie concernant sa propre foi et en sachant que, à un moment et d'une manière opportune, il faudra « justifier l'espérance » en nous (IP 3,15); compétences qui visent à « animer chrétiennement » les « réalités temporelles » où l'on œuvre, en vue de les conformer au dessein originaire du Créateur (concrètement : le plein développement de l'homme et de la société) (cf. *Lumen gentium*, 31).

Donc pour Tresalti, dans la ligne de Giuseppe Lazzati, il appartenait aux Instituts séculiers non pas de s'aventurer dans leurs propres initiatives et œuvres de caractère apostolique, socio-caritatif etc., mais plutôt de prendre soin de la formation humaine, chrétienne et vocationnelle de leurs membres afin que chacun d'eux puisse grandir dans la conscience et la disponibilité à œuvrer « dans le monde » avec l'attitude d'un témoin et la capacité « animatrice » des milieux quotidiens de vie.

En se basant sur sa vaste connaissance des IS, il n'avait pas tort de dénoncer quelques hésitations quant à une interprétation correcte de la sécularité, au risque de s'approcher de formes opérationnelles et de modalités communicatives propres à la vie religieuse. Risque – nous pouvons le dire – persistant, qui renvoie à une question délicate, déjà présente aux débuts des Instituts : celle de leur pluralisme. Légitime, dans certaines limites, parce que chaque Institut est doté de « dons » et de sensibilités spécifiques, mais trompeur quand il s'affaiblit ou perd de vue la dimension séculière typique.

Au cours de ses innombrables rencontres avec les IS, en Italie et à l'étranger, Tresalti insistait là-dessus car il était persuadé que c'est autour de la dimension séculière que la crédibilité même de cette forme vocationnelle est en jeu.

En plus de l'aspect pour ainsi dire institutionnel du problème, il y avait celui de type personnel. C'est-à-dire relatif à la manière de vivre quotidiennement comme laïc consacré. A ce propos le témoignage d'Emilio me semble significatif sous divers aspects.

D'abord sur le plan des rapports personnels. Il n'était pas du genre à se laisser aller à des « embrassades » (d'autre part, chacun a sa propre personnalité et son propre style). Réservé, il aimait les relations franches, « adultes », se fiant à la véridicité des paroles échangées. Entre amis, il savait aussi – toujours d'une manière mesurée – faire des confidences sur ses expériences personnelles, sur la vie de l'Église et des IS. Il avait aussi un fort sens de l'hospitalité. Par exemple, il aimait bien inviter à déjeuner ou à dîner, parfois pour approfondir des questions particulières de l'Institut d'appartenance, d'autres fois tout simplement pour partager des moments amicaux relaxants. Tant qu'il l'a pu, il prenait du plaisir à cuisiner et le faisait très bien.

Dans l'ensemble, le témoignage de Tresalti nous offre une manière typiquement séculière d'*être dans* et d'*habiter* le monde. L'amour pour sa profession (médecin, directeur sanitaire, professeur), la versatilité de ses intérêts (en premier lieu pour l'art et la musique), son goût de la mise à jour culturelle et biblico-théologique (avec l'approche directe de textes étrangers), sa *curiositas* envers des expériences et des mondes « autres » (civils et ecclésiaux) au-delà des frontières nationales, le désir de vivre avec son temps notamment sur le plan technologique pour pouvoir mieux communiquer avec ses amis/amies en Italie et à l'étranger : c'étaient des signes d'une présence historique active et responsable, condition d'une sécularité mûre et interprétée avec dynamisme.

Emilio n'aimait pas l'exhibitionnisme dévotionnel, répandu aussi chez les IS. Sa spiritualité, profonde mais réservée, comme toute sa personnalité, le retenait de manifester des formes extérieures d'émotivité religieuse et de militantisme apostolique. Il était pleinement conscient de l'urgence du témoignage évangélique dans le monde, mais, surtout en ce qui concerne l'Occident sécularisé, il était persuadé qu'il fallait le proposer sous des formes respectueuses, dialogiques, en partant de la reconnaissance des désirs, des espoirs et des blessures qui sont dans le cœur de tous les hommes et femmes pensants.

En définitive, pour lui aussi, le « cas sérieux » de la foi dans la postmodernité touchait en plein la « question anthropologique ». Il estimait que les Instituts séculiers doivent se sentir particulièrement sollicités et réactifs sur ce front. Mais, pour être aptes à cette tâche, ils devaient viser - selon lui – une formation à la hauteur de leurs membres, favorisant en chacun/e une pleine croissance de leur maturité humaine et chrétienne. C'était (c'est) le défi à relever.

### 3) *Une personnalité forte, un leadership résolu*

Ceux qui approchaient Tresalti étaient conscients d'avoir à faire à une personnalité solide, résolue, sans fioritures. Une personnalité dotée d'une forte capacité de *leadership*, qu'il sut exercer avec excellence tant sur le versant professionnel que sur celui ecclésial (surtout en ce qui concerne les IS).

En ce qui concerne le premier, nous connaissons son expérience dans un domaine de grande responsabilité, comme le fut son long service rendu à la Policlinique «Agostino Gemelli» de Rome, annexé à la Faculté de Médecine de l'Université catholique (ce service, commencé en 1969, le porta, peu de temps après, à assumer la fonction de Vice-directeur sanitaire jusqu'en 1976 et, dès 1980 celle de Directeur sanitaire, à laquelle s'ajoutèrent des fonctions d'enseignement – Hygiène et gestion sanitaire, 1980-99, Immunoprophylaxie et immunothérapie, 1996-98, près la Faculté de Médecine susmentionnée).

En tant que Directeur, il dut notamment gérer l'organisation compliquée d'un événement clinique de résonance mondiale : l'intervention chirurgicale d'urgence et le séjour hospitalier de Jean-Paul II suite à l'attentat du 18 mai 1981 place Saint-Pierre. Pendant de longues semaines Tresalti a été au centre des *media* nationaux et internationaux car il transmettait les bulletins de santé quotidiens concernant le Souverain Pontife et gérait les conférences de presse. C'était une situation difficile à contrôler également sur le plan émotionnel, car les yeux d'observateurs du monde entier étaient littéralement rivés sur lui. Il remplit sa tâche avec un grand professionnalisme et avec équilibre, ce qui lui valut une grande estime générale. Après le rétablissement complet du Pape, il a été reçu en audience privée avec sa mère. Avec une satisfaction légitime, il avait accroché des photos de l'événement chez lui au mur de son bureau.

Mais en 1995, ayant rassemblé les conditions requises pour la retraite, Tresalti – âgé de soixante ans – décida de renoncer à ses fonctions, contraignantes mais prestigieuses, à l'hôpital « Gemelli », non sans susciter l'étonnement et le regret surtout de l'équipe de ses plus proches collaborateurs et collaboratrices. La raison véritable et décisive de son choix, difficile mais résolu, comme à son accoutumée, était une seule. Président depuis quatre ans de l'Institut séculier « Christ-Roi » qui, entre autres, vivait un développement prometteur en dehors de l'Italie, il se rendait compte de la difficulté – insurmontable selon lui – de gérer avec le sérieux et la responsabilité nécessaires à la fois la direction de la Policlinique et la présidence de l'Institut.

J'ai toujours reconnu dans le choix d'Emilio un geste « héroïque », de courage chrétien et d'amour effectif, au-delà des mots, pour l'Institut. Quitter l'hôpital « Gemelli » signifiait quitter la scène d'un rôle de visibilité, de prestige et – pourquoi pas ? – de pouvoir (mais entendu sous sa forme « bonne » et *light*).

Pendant ses quinze années de présidence, en tant que membre du Conseil général et Responsable de la Formation permanente, j'ai donc pu « voir de près » Tresalti dans l'exercice de sa fonction de président. Il visait beaucoup sur la méthode de gestion des rencontres collégiales : climat serein et temps allongés de telle sorte que chacun puisse prendre la parole calmement, et parfois plusieurs fois. Quand la question discutée était adéquatement « instruite », il avait le courage de prendre une décision claire. Également (et surtout) dans les cas de choix difficiles sous divers aspects (par exemple, quand il a fallu vendre des immeubles appartenant à l'Institut pour investir l'argent dans la restauration désormais inéluctable de l'Ermitage San Salvatore sopra Erba – siège de rencontres spirituelles, si cher au Pr Lazzati –, qui avait besoin d'une mise aux normes de toute la structure). En vérité, il y eut quelques incompréhensions sur certains choix à faire concernant les problèmes organisationnels et gestionnaires : dans ces cas-là, le temps et – surtout – l'esprit de fraternité, malgré la divergence d'opinions, ont peu à peu permis de surmonter les difficultés.

Mais bien avant d'assumer la présidence de l'Institut, la capacité de *leadership* d'Emilio avait pu s'exercer dans un autre contexte ecclésial significatif : la Conférence mondiale des Instituts séculiers (CMIS). Il en fut Secrétaire général de 1972 à 1980 et Président de 1996 à 2000. C'est précisément dans le déroulement de ces fonctions qu'apparut sa contribution fondamentale pour l'organisation d'abord, et la gestion ensuite, de cet organisme, numériquement réduit mais très complexe, car il fallait trouver entre des personnes de cultures et de langues différentes des points de convergence sur les projets de tâches à accomplir : entretenir des rapports avec la Congrégation vaticane de référence, établir les liaisons entre les Instituts membres de la Conférence, offrir des approfondissements sur cette expérience vocationnelle spécifique, promouvoir les conférences internationales périodiques d'études et les assemblées électives. Cela ne fait aucun doute qu'au cours de sa longue période de responsabilité au sein de la CMIS, Tresalti est apparu comme une des

figures les plus compétentes et représentatives des IS. Il contribua notamment à promouvoir, au sein de la Conférence mondiale, quelques Conférences nationales et continentales, telle l'asiatique. Il fut souvent invité à participer à des rencontres et assemblées des IS dans le monde entier. La dernière fois ce fut en septembre 2018, au Vietnam, comme rapporteur à la Conférence asiatique : voyage qui fut très pénible pour lui, parce que ses forces le trahissaient et qu'il ne souhaitait plus affronter seul des trajets si longs.

Il faut ajouter que sa compétence fut reconnue également au niveau de la Congrégation pour la Vie consacrée et les Sociétés de vie apostolique, au sein de laquelle, de 1991 à 2014, il occupa la fonction de Consultant.

#### 4) *Le sens de la mondialité*

Cette dimension était dans les fibres intimes de Tresalti, réfractaire à toute forme de provincialisme culturel, ecclésial, spirituel. Ce trait qui le distinguait alla croissant au fil du temps, dans la perspective d'une interculturelité vue de plus en plus comme une richesse et une intégration de diverses cultures et expériences. Pour Emilio, c'était valable tant sur le plan civil que sur celui religieux, et cela concernait évidemment les Instituts séculiers eux-mêmes.

Quand il était jeune, la sortie du milieu romain – qui assurait cependant une certaine réduction du risque provincial vu la singularité universalité de la capitale - s'effectua initialement dans deux directions : d'un côté, la rencontre au milieu des années cinquante avec l'Institut des «Milites Christi», héritier de la tradition socioculturelle et ecclésiale milanaise ; de l'autre, le début de la profession médicale dans l'établissement ANIC (groupe ENI) à Gela, en Sicile, expérience non dépourvue de difficultés, vu la complexité du milieu, où le lancement d'une réalité industrielle d'une telle portée, apportant l'amélioration économique de la région, attira bien vite l'intérêt et l'appétit de groupes mafieux (Tresalti, qui faisait l'objet de formes intimidatrices, accepta à un certain moment de quitter ses fonctions et devint Consultant de médecine interne et du travail à l'hôpital Santa Barbara de cette petite ville).

Dans les deux cas, pour Emilio l'adhésion aux « Milites Christi » de Milan et le travail en Sicile signifièrent deux formes différentes d'ouverture sur d'autres « mondes » par rapport à Rome. Dix ans après avoir pris ses fonctions au « Gemelli », voici l'expérience qui allait profondément marquer la maturation de sa sensibilité internationale, avec une attention particulière envers les pays en développement. Je parle du triennat 1977-80 passé comme professeur d'Épidémiologie et de médecine préventive à la Faculté de médecine de la Somali National University de Mogadiscio (Somalie). Plus tard – 1989 –, vu son vif intérêt envers les problèmes du tiers-monde, il fut Vice-président de l'Association Studi America Latina, dont le siège se trouvait à Rome. Il faut enfin rappeler, toujours en ce qui concerne son « souffle » international, ses services de consultant près : le Département de la santé, Conseil de l'Europe, Strasbourg 1994-1995 ; le Département pour la Coopération au développement, Ministère des Affaires étrangères, Rome, 1977-1982.

Rome, Milan, l'Italie en général, bien qu'aimées car étaient le siège de ses racines socioculturelles, vocationnelles, professionnelles, devinrent, avec le temps, de plus en plus étriquées pour lui. Son regard, sa tension partaient de là mais allaient au-delà. Également – et surtout – en pensant à l'avenir des Instituts séculiers.

La « mondialité » comme style et posture impliquait, au niveau personnel, l'adoption de compétences et d'attitudes précises, faute de quoi cette perspective souhaitée serait devenue velléitaire.

Tout d'abord, les connaissances linguistiques, outil principal de la communication. Tresalti maîtrisait parfaitement l'anglais, le français et l'espagnol. Avec l'italien, ce bagage linguistique lui permettait de communiquer pratiquement avec tout le monde, dans tous les coins de la terre.

Les langues, donc : moyen de communication indispensable et pourtant pas suffisant. Emilio le rappelait toujours, insistant sur le fait qu'il fallait tout d'abord une sorte d' « écologie » des attitudes personnelles pour entrer dans une véritable syntonie avec d'autres réalités culturelles et avec leurs interprètes. Donc, il fallait dire non à des (présumées) supériorités de quelques cultures (à commencer par celles occidentales) sur les autres. En ce sens – permettez-moi d'ajouter une parenthèse – il n'était certainement pas tendre dans ses jugements concernant la majeure partie des modèles catholiques d'évangélisation/mission suivis au cours des siècles, conçus, à quelques exceptions près (entre toutes celle du jésuite Matteo Ricci en Chine), comme un simple « transfert » dans d'autres contextes de ce qui était élaboré en Occident, sous le contrôle rigide de Rome, sur les plans doctrinal, moral, liturgique. Le défi à relever était (est) une inculturation savante de l'Évangile en rapport aux socio-cultures autochtones dans lesquelles il est annoncé.

Contre des attitudes mentales et intérieures générées par une sorte de *complexe de supériorité* propre à l'Occident (et aux Occidentaux en général), pour Tresalti l'antidote était celui d'une authentique relation empathique avec des personnes et des traditions culturelles « autres » que les nôtres. Cela impliquait, comme *pars destruens*, l'abandon de stéréotypes et de préjugés dans la manière de considérer son interlocuteur et le monde dont il provient, comme *pars construens*, une disponibilité ouverte à l'écoute et à la comparaison, en essayant à se mettre, sans écrans protecteurs, « dans la peau de l'autre », pour regarder la réalité, y compris celle religieuse et vocationnelle, de son point de vue. D'où l'exigence d'une capacité d'adaptation quant aux mentalités, aux coutumes, aux espaces de vie, à l'alimentation etc. Sous ce profil, Emilio a apporté un témoignage exemplaire. Partout, il savait s'insérer et s'adapter sans problèmes. Même le port (surtout en Inde) de casques typiques de l'endroit répondait à une exigence d'intégration réelle avec le milieu où il était reçu.

Ces considérations n'étaient cependant qu'un prélude de ce qui lui tenait à cœur : la *diffusion des Instituts séculiers*. Il était profondément convaincu de la valeur universelle de la consécration séculière, masculine et féminine, par ailleurs confirmée par l'apparition de vocations, bien qu'encore limitées numériquement, sous toutes les latitudes. Son souci (valable tout d'abord pour l'Institut d'appartenance) consistait à les cultiver dans le respect des conseils méthodologiques généraux susmentionnés concernant les rapports entre cultures différentes, avec ses implications conséquentes sur l'inculturation d'un charisme vocationnel de cette sorte. Cela signifiait, par exemple, qu'un Institut séculier né en Italie et développé dans des pays d'Afrique ou d'Asie où il fallait bien sûr demander aux membres de ces contextes la fidélité au noyau constitutif de la vocation (consécration/sécularité), mais interprétée et vécue selon des formes, des possibilités et des accents propres à leurs conditions socioculturelles et à leurs sensibilités spirituelles.

Tresalti a indubitablement été un protagoniste éminent du mouvement des Instituts séculiers dans le monde. Il en a toujours défendu la singularité du charisme, se montrant très soucieux quand il voyait, çà et là, des signaux susceptibles d'en altérer la spécificité, surtout de la part de certains qui, pensant peut-être rendre un meilleur service à l'Église, poussaient vers un virage dans le sens d'une disponibilité accrue envers des formes directes d'évangélisation ou d'application à des ministères intra-ecclésiaux. Eh bien non : il était convaincu que la manière dont ils étaient appelés à contribuer à la cause de l'Évangile, était précisément celle de vivre dans le monde en tant que laïcs consacrés, pour participer, soutenus par la foi, l'espérance et la charité, à l'édification de la « cité de l'homme à la taille de l'homme », comme aimait à la dire son Maître de vie, le vénérable Giuseppe

Lazzati. Certes, avec tout ce que cela impliquait (et implique) en termes de compétence, passion, spiritualité, formation, participation et véritable « *sensus ecclesiae* ».

Nous devrions être extrêmement reconnaissants à Emilio Tresalti pour son témoignage chrétien discret, ouvert, médité, ainsi que pour son service généreux et inlassable en vue de soutenir les Instituts séculiers.